

François-Félix Jacquot (1819-1857) *

par P. HUARD (†), P. LEFEBVRE et J.L. PLESSIS **

François-Félix Jacquot eut une carrière de médecin militaire originale. Longtemps chirurgien, il fut ensuite professeur agrégé d'épidémiologie. Rédacteur à la GAZETTE MÉDICALE DE PARIS, il en fut le correspondant durant ses campagnes en Algérie, en Italie et en Crimée. Ses Lettres d'Afrique suivies des Lettres d'Italie eurent un très grand succès. Il mourut prématurément à 38 ans, peut-être des suites d'un typhus contracté en Crimée.

Etudiant la vie et les œuvres d'Adolphe-Euclide Lacauchie (1806-1853), nous avons lu avec intérêt la notice nécrologique qu'avait rédigée son élève Jacquot.

Le fond et la forme de cet article nous donnèrent envie de mieux connaître son auteur : nous avons découvert en lui une personnalité brillante et originale qui nous a paru mériter d'être étudiée.

Félix Jacquot, mort jeune, fut longtemps chirurgien avant de passer l'agrégation de médecine et d'être nommé à la chaire d'épidémiologie : il fut aussi le premier médecin à étudier la pathologie saharienne. Esprit cultivé, rimant à ses heures, peignant et dessinant souvent, Jacquot était à la *Gazette Médicale de Paris* un rédacteur très apprécié, dont l'éditorialiste annonçant le décès évoqua « la plume élégante et facile, l'esprit fin et plein de sûreté, et aussi le plus aimable caractère et le plus excellent cœur ». Son portrait à l'âge de vingt-neuf ans paraît être beaucoup plus celui d'un élégant artiste, dilettante un peu rêveur, plutôt que d'un militaire appelé à mener de rudes campagnes en Algérie d'abord, puis en Italie et en Crimée.

* Communication présentée à la séance du 10 décembre 1983 de la Société française d'histoire de la médecine.

** Médecin-Général Inspecteur Lefebvre, 1, place Alphonse-Laveran, 75005 Paris.

** Professeur J.L. Plessis, Faculté de Médecine de Lomé (Togo), B.P. 3552.

Né le 6 janvier 1819 à Saint-Dié, François-Félix Jacquot était le fils d'un praticien estimé qui avait servi dans l'armée d'Espagne sous le Premier Empire et était médecin des épidémies de son arrondissement. Il choisit la médecine militaire et fut admis à vingt et un ans comme chirurgien-élève à l'Hôpital militaire d'instruction de Strasbourg.

Il y rencontre son maître Lacauchie qui aura manifestement une très grande influence sur lui, et sous les ordres duquel il servira à plusieurs reprises à Metz, à Paris (à l'Hôpital du Roule et au Val-de-Grâce) et plus tard en Italie. L'admiration véritablement inconditionnelle qu'il lui témoignera toute sa vie est sans doute pour beaucoup dans son orientation vers la chirurgie.

Ce n'est qu'après sa mort, en 1853, qu'il choisira l'épidémiologie à laquelle il s'était pourtant toujours beaucoup intéressé, comme en témoignent de nombreuses publications, notamment sa thèse soutenue le 3 juillet 1843, intitulée *Recherches pour servir à l'histoire de la fièvre typhoïde*. De cette vie si riche de nombreux travaux, nous nous efforcerons de ne retenir que les périodes les plus marquantes.

C'est tout d'abord l'Algérie, où Jacquot sert du 20 octobre 1845 au 7 avril 1848. D'emblée séduit par ce pays, le jeune chirurgien aide-major du 5^e de ligne va publier ses impressions dans la *Gazette Médicale de Paris* sous forme d'un feuilleton : les *Lettres d'Afrique*, qui eurent un très grand succès. On y trouve des considérations sur la géographie, l'histoire, la géologie ou la météorologie qui figurent dans de nombreuses relations d'officiers de l'armée d'Afrique. Il y est question de l'organisation du corps expéditionnaire et de son Service de santé mais, surtout, Jacquot s'intéresse énormément au pays lui-même : il parle de l'hygiène, des bains maures, des eaux thermales de Hammam-Meskoutine, et même... de la prostitution. Ce sont surtout ses observations sur la médecine et la chirurgie des Arabes qui méritent de retenir l'attention.

A Tlemcen, Jacquot fait la connaissance et même se lie d'amitié avec le « tébib » Ben-Zergua, praticien réputé « doué, écrit-il, d'une intelligence d'élite et d'une heureuse mémoire ».

Ce Sidi Ben-Zergua a une formation traditionnelle et empirique à la base, mais son habileté professionnelle et sociale en ayant fait le médecin personnel d'Abd-el-Kader, il a eu l'occasion de rencontrer d'autres « tébib » et dès la pacification il s'est fixé à Tlemcen et n'a pas hésité à aller travailler à l'hôpital avec les médecins français et à les observer.

La sympathie est réciproque et Jacquot est reçu par son confrère dans « sa charmante demeure dont les arcades mauresques forment de grandes galeries autour de la cour intérieure pavée de carreaux vernissés que l'eau de puits lave trois fois par jour ».

Il visite aussi son cabinet dont le sol disparaît sous de moelleux tapis superposés. Enfin, marque de confiance suprême, Ben-Zergua va montrer à son nouvel ami sa collection d'instruments : il y a là une trentaine de caustères, un ingénieux tire-balle et un davier de stomatologie.

Mais le chirurgien algérien a aussi fait recopier par un artisan des instruments vus entre les mains des médecins français : il a des sondes exploratrices, des pinces à pansement et un magnifique assortiment de bistouris de toute taille ; tout ceci bien rangé dans une boîte compartimentée.

Il va également emmener Jacquot en consultation en ville, dans cette bourgeoisie dont la clientèle lui vaut son aisance. Jacquot est séduit par la courtoisie, le bon sens clinique et l'habileté de ce Ben-Zergua qui fait aussi de l'orthopédie, utilise l'extension et la contre-extension pour le traitement des fractures, réduit les luxations de l'épaule en plaçant un burnous dans le creux de l'aisselle, sachant percevoir le bruit significatif et le ressaut de l'humérus qui sont les témoins du succès.

Il avoue n'avoir jamais pratiqué d'amputation ; Jacquot va lui en faire répéter à l'amphithéâtre et le voit manier le couteau « avec facilité et même élégance ». Mais il éprouve une grande déception, car il n'est pas question de passer aux ligatures d'artère : celui que Jacquot n'hésite pas à appeler l'Ambroise Paré des Arabes et le Larrey d'Abd-el-Kader ignore pratiquement tout de l'anatomie !

Cependant, c'est à lui que Jacquot devra un succès chirurgical : en effet, ayant pratiqué une ligature de l'artère fémorale pour une hémorragie par rupture d'un faux anévrisme post-traumatique, il doit s'en aller le lendemain en expédition avec une colonne. Il confie le malade à son confrère Millot et à Ben-Zergua. Ceux-ci parviennent à faire face à des complications post-opératoires. Lorsque le cap le plus difficile sera passé, c'est Ben-Zergua qui le suivra seul et il aura la fierté de le présenter guéri au retour de l'opérateur. Jacquot publie cette observation et ne manque pas de rendre hommage à son collaborateur autochtone dont il citera le nom à plusieurs reprises.

C'est avec regret qu'il quittera cet ami « qui vit paisiblement, aimé, et estimé de tous ».

Le véritable engouement que Jacquot éprouve pour l'Algérie l'amènera à soutenir une polémique avec Boudin (1806-1867). Celui-ci, fondateur de la géographie médicale, comme l'a bien écrit Grmeck en 1963, mit l'accent sur les difficultés sanitaires et sociales de la colonisation agricole et conclut que l'avenir français sur le sol algérien était loin d'être assuré.

Le ton très pessimiste de ses « Etudes sur la mortalité et l'acclimatement de la population française en Algérie » lui vaudra quelques aléas de carrière et, dans un premier temps, d'être rappelé dans l'Hexagone où le commandement l'enverra réfléchir dans la sage garnison de Versailles.

Jacquot, toujours enthousiaste, répond avec vigueur dans un article intitulé : « De l'acclimatement et de la colonisation en Algérie » (*Gazette Médicale de Paris*, 1848). Il y montre que grâce aux mesures prises par le commandement dans le domaine de l'hygiène et de l'alimentation, la mortalité dans le corps expéditionnaire, qui était de 108 pour 1 000 en 1841, est tombée à 62 pour 1 000 en 1846. Il y voit aussi les effets bienfaisants de l'acclimatement pour les effectifs qui demeurent plusieurs années en Afrique du Nord et établit des comparaisons statistiques probantes entre les différentes unités.

Il écrit : « La colonisation, la culture, l'établissement permanent, la succession des générations et la fusion des races (qu'il croit susceptible de faire acquérir des immunités) sont les meilleurs moyens d'assurer l'acclimatement complet, de créer un peuple vivace. Conclusion : il faut garder l'Algérie et la coloniser avec activité et persévérance. »

Cependant, il a convenu auparavant de ce que l'on s'habitue au climat, mais pas entièrement aux influences toxiques accidentelles. Il ne nie pas, en effet, certains déboires épidémiologiques de taille.

Il faut bien dire que l'on est alors dans une confusion nosologique quasi totale. Jacquot, dans son *Mémoire sur les fièvres à quinquina*, présenté à l'Académie de médecine en 1846, écrit : « L'infection palustre est la cause des fièvres à quinquina qui règnent dans toutes les parties du monde : le choléra qui naît dans le delta du Gange, la peste qui se développe dans les eaux du Nil et la fièvre jaune qui se produit dans celui du Mississipi et sur la côte des Antilles. »

C'est la théorie uniciste de « l'infection miasmatique » : encore, contrairement à Boudin, fait-il une place à part à la typhoïde. Malgré toutes les inconnues fondamentales qui demeurent, les médecins d'Algérie arrivent à définir ce qui fait qu'une zone géographique est salubre ou non et auront tout de même le mérite de faire entreprendre des travaux comme l'assèchement de la Mitidja dont la valeur apparaît à l'évidence.

En janvier 1859, Jacquot écrit : « Dans la vie du médecin militaire, le drame se trouve presque toujours mêlé aux études scientifiques et dans ses récits l'intérêt historique à l'intérêt médical. » C'est là son introduction au récit de la captivité du docteur Cabasse.

En septembre 1845, quelques jours après le combat de Sidi-Brahim, celui-ci part vers Aïn-Temouchent avec une bien faible colonne de renfort : elle n'arrivera jamais et Cabasse restera captif plus d'un an.

Il prodiguera ses soins aux Français prisonniers et assistera impuissant au massacre de la plupart d'entre eux. S'étant acquis l'estime et la reconnaissance d'un des chefs rebelles, Bou-Amedie, il aura cependant, avec quelques-uns de ses compagnons, la vie sauve.

Durant toute sa captivité, on lui aura laissé ses effets personnels et son matériel médico-chirurgical. Le retentissement de l'affaire de septembre 1845 déclencha un procès en 1846 à Oran : Cabasse y témoignera avec générosité et objectivité en faveur d'un accusé qui était condamné d'avance. Jacquot s'indigne, en conclusion, de ce que son valeureux confrère ne reçût la croix de la Légion d'honneur que furtivement, dans la quiétude du cabinet d'un intendant et non sur le front des troupes, noblement, comme il l'avait mérité.

En avril et mai 1847, Jacquot va participer à l'expédition du général Cavaignac dans le Sahara algérien. Il en fera un récit très bien documenté, illustré de sa main, qui fait de lui « le premier médecin saharien » (Hassentorder). Il a été l'un des premiers, après le lieutenant-colonel Dumas, à décrire correctement le désert central « qui n'est pas nivelé comme un lac tranquille et ne constitue pas une plaine uniquement formée de sables

ininterrompus ; il est accidenté par des plateaux pierreux en général peu élevés, par des lignes de dunes ou de légers monticules, par des nappes de sable fin à côté d'espaces couverts de végétation rare, enfin par des dépressions constituant de véritables bassins ». La colonne arrivera jusqu'au point le plus méridional que nos armées aient jamais atteint à cette date, à 200 kilomètres environ au sud d'Aïn-Sefra. Et surtout, elle ne perdit dans cette campagne que quatre hommes : trois tués à l'ennemi, un seul mort de maladie.

En 1948, Jacquot regagne la France à temps pour assister à la naissance de la II^e République. Quittant le milieu austère et discipliné du Sud algérien, il vit assez mal une certaine confusion ; chargé d'une ambulance, il est acclamé par la foule, mais doit remettre son épée. Ayant refusé le drapeau rouge pour sa formation, il se voit attribué un drapeau noir, ce qui ne le satisfait guère plus.

Il est surtout choqué par le comportement des élèves de Polytechnique auxquels, dit-il, « on supporte tout ».

Aux élections présidentielles du mois de juin, son ancien chef, le général Cavaignac, est battu de quatre millions de voix par Louis-Napoléon Bonaparte. Jacquot est nommé membre de la commission qui étudie la réorganisation du Service de santé : il se déclare favorable à la fusion des professions, médecins et chirurgiens, comprenant fort bien que c'est là le premier pas vers l'assimilation aux grades tant souhaitée par tous les officiers de santé. Mais il se montre extrêmement ferme vis-à-vis des pharmaciens qui ont tenté indûment de se faire intégrer dans le même corps.

Si ses articles du 26 février et du 4 mars 1848, intitulés *Souvenirs du 24 février : les ambulances*, avaient laissé apparaître une certaine déception, ceci semble avoir été dû à une difficulté passagère de réadaptation à la vie métropolitaine.

C'est d'un ton très primesautier, voire boulevardier, qu'il rend compte à l'été 1849 de sa « promenade médico-chirurgicale à l'exposition des produits de l'agriculture et de l'industrie nationales ». Il raille assez sévèrement les extravagantes inventions des prothésistes dentaires qui prétendent faire fonctionner d'impressionnants râteliers sous l'action d'invisibles masseters et n'hésite pas à comparer l'un d'entre eux au très hugolien « roi des fous » de *Notre-Dame de Paris*. Plus loin, il rend hommage à Auzoux, l'homme qui a su porter à un très haut degré de perfection la réalisation des conceptions pédagogiques de Broc dont Jacquot est l'admirateur : malgré leur intérêt didactique, ce chirurgien de retour d'Algérie regrette avec une prudence un peu excessive la présentation de pièces anatomiques du petit bassin féminin : « Parmi les visiteurs, écrit-il, figuraient des femmes et des vierges dont aucune ne regardait en face l'exposition, mais obliquement, de côté. » Quant à la chaise-tabouret qui prévient et redresse les déviations de la taille, il en félicite un peu narquoisement Mme Martigni. Bien sûr, il s'extasie sur les produits venus de notre bonne et excellente colonie algérienne : « Que de richesses pour un fille aussi délaissée par ses parents. » et il vante, non seulement les productions agricoles, mais aussi les ressources du sous-sol.

Après une envolée très lyrique qui témoigne de son attachement au pays qu'il vient de quitter, il termine sur une note humoristique en décrivant une invention extraordinaire : une certaine marmite-baignoire-buanderie qui permet de se baigner dans sa soupière, de cuire son pot-au-feu dans son bain, et de faire sa lessive dans son bouillon. Il conclut : pourquoi ne pas aussi y habiter : voilà le palais du « roi des fous ».

Dans ses chroniques parisiennes, le journaliste Jacquot fait preuve d'un esprit caustique, contestataire même, dirions-nous aujourd'hui. C'est ainsi qu'il s'attaque aux membres de l'Académie de médecine qui s'avèrent incapables de remettre avant un délai d'un an à dix-huit mois (dans certains cas dix ans !) le rapport concernant le travail dont un confrère attend beaucoup.

Il raille les méthodes d'enseignement et leurs piètres résultats et rapporte l'exploit d'un élève auquel on demandait le cathétérisme de l'urèthre et qui s'était borné à promener le bec de la sonde sur le périnée sans se douter qu'il fallait l'introduire dans le méat.

Les professeurs ayant été mis en cause par une haute autorité, l'un d'eux répondit : « Le Gouvernement me donne 32 sous par jour pour faire un cours à 160 personnes, ceci fait 5 élèves à instruire pour 1 sou : que diable je leur en donne bien à chacun pour 1 centime ! », Jacquot commente : « Il y a aussi des sujets très distingués sortis également de l'école à 1 centime l'élève. »

Voici donc là un Jacquot très critique et quelquefois pamphlétaire irrévérencieux. Mais bientôt il va devoir quitter Paris car, le 13 septembre 1849, il est affecté au corps expéditionnaire de la Méditerranée qui, ayant rétabli le pape Pie IX le 3 juillet, doit continuer à maintenir sa position. Pour rejoindre son poste, il voyagera en compagnie de hautes personnalités : Faure-Villard et son maître Lacauchie ; comme il le dit plaisamment : « Devant les impressions du voyage et le mal de mer, tous les grades se mettent au même niveau. »

Peu séduit par la Provence et encore moins par Marseille, ville mal tenue, il embarque à Toulon sur la corvette à vapeur *Le Tartare* : il y est affreusement malade et fort content de débarquer cinquante-deux heures plus tard à Civitta-Vecchia.

Le palais du Vatican et la basilique Saint-Pierre sont sur un promontoire auquel on peut accéder par deux portes : mais l'une d'elles est murée et c'est malheureusement à celle-là qu'aboutit la route de Civitta-Vecchia et qu'avait prise la première vague d'assaut française, le 30 avril. C'est ce que raconte à Jacquot son ami Armand, aide-major au 36^e de ligne, qui l'accueille à son arrivée.

Dans sa lettre du 13 octobre 1849, qui est en quelque sorte un « reportage en différé » de ce qu'a vécu son camarade, il ne cesse de mettre celui-ci en valeur mais aussi, sur le plan technique, de montrer quelles sont les difficultés du chirurgien d'armée opérant et pansant sous le feu.

Le 4 juillet, Rome est enfin aux mains des Français au prix de 162 tués et 842 blessés. Mais dans sa lettre à Begin, Jacquot, d'après des informations

d'un confrère italien, estime que l'ennemi a perdu au moins 4 000 hommes. Il est remarquable, soit dit en passant, que ces correspondances parues en feuilleton soient adressées, non seulement à des confrères pour apporter dans la sérénité de leur cabinet parisien un souffle d'héroïsme, mais aussi aux plus hauts responsables du Service de santé militaire. Ainsi, c'est à Michel Lévy que Jacquot décrit les hôpitaux militaires de Rome et montre les convalescents retrouvant leurs forces dans le calme des jardins des couvents du Quirinal. Et c'est à Alquié, médecin inspecteur et membre du Conseil de santé, qu'il envoie ensuite une histoire médicale du corps d'occupation des États romains. Si, sur le plan des relations publiques, l'idée est heureuse, compte tenu du talent de l'auteur, il faut cependant reconnaître qu'il y a là une singulière liberté à l'égard de la sacro-sainte voie hiérarchique.

Lacauchie, officier de santé en chef de l'armée d'Italie, est là pour couvrir cette démarche un peu inhabituelle et Jacquot ne manquera pas d'en faire le destinataire d'un « Coup d'œil sur les musées de Rome et de Naples du point de vue médico-artistique ». Il connaît la passion de Lacauchie pour l'anatomie et lui décrivant avec quelque emphase l'émotion qui l'a étreint devant la *Pieta* de Michel-Ange, ne manque pas, voyant cette faible femme tenant un lourd cadavre, de noter qu'il comprend d'autant plus sa fatigue que lui-même souvent, à l'amphithéâtre, a eu bien du mal à hisser un sujet sur une table à dissection.

Ces *Lettres d'Italie*, qualifiées de « charmantes et étonnantes » par la critique, vont aborder toutes sortes de sujets et il ne nous est possible que d'en donner un aperçu.

Elles se veulent avant tout *médicales* et l'auteur y retrouve ses préoccupations d'Algérie avec, notamment, le paludisme : il rapporte des observations de cachexie palustre vues dans les zones marécageuses.

A ce propos, il évoque le culte païen de la déesse Febris.

Appelé par des médecins romains à assister à l'autopsie de sujets morts de typhoïde, il leur montre sur l'intestin terminal « de bonnes et belles plaques dothiésentériques » et récuse leur diagnostic de fièvre nerveuse.

Hygiéniste, il est très impressionné par le *cloaca maxima* que fit construire Tarquin l'Ancien et dont Pline disait, à juste titre, qu'une voiture chargée de foin y eût trouvé libre passage.

En 1853, Jacquot regagne la France et est affecté à l'hôpital de Thionville : en Moselle, bien proche de ses Vosges auxquelles il est très attaché, il ne manque cependant pas de regretter le flamboiement du soleil sud-algérien et la douce luminosité de la campagne romaine. En mars 1855, il est affecté à l'Armée d'Orient et, arrivé à Constantinople, va prendre la responsabilité d'un important service à l'hôpital de Pera.

Il rassemblera là les éléments de base de son travail sur « le typhus à l'Armée d'Orient ». Il y distingue bien le typhus de la typhoïde et en décrit parfaitement la symptomatologie. L'ouvrage paraîtra après sa mort, en 1858.

En août 1856, il regagne Thionville et prépare avec ardeur l'agrégation de médecine à laquelle il est reçu en janvier 1857. Il est nommé à l'École impériale de médecine et de pharmacie militaire à la chaire des maladies et épidémies des armées dont Louis Laveran, père d'Alphonse, avait été le premier titulaire.

Après ce concours brillamment remporté, Jacquot se sent pris d'une grande fatigue : il a beaucoup maigri et éprouve constamment le besoin de se reposer.

Ceci n'est pas dans sa nature et il réagit : attribuant son asthénie non pas au surmenage de la préparation de l'agrégation, mais à des séquelles d'un typhus contracté en Crimée, il se traite énergiquement par des douches froides prolongées.

C'est à la fin de ce traitement que se déclare la pneumonie double qui l'emportera le 29 août 1857, à l'âge de 38 ans.

Il sera inhumé à Saint-Dié dans la plus grande discrétion, à la demande de sa famille. Son tombeau, toujours visible, porte un dôme d'inspiration nettement islamique : la Kouba, surmontée d'une croix. Dans l'ordre du jour que signe Michel Lévy, Directeur de l'École du Val-de-Grâce, il est rendu hommage à son érudition d'épidémiologiste.

Sans doute, pour ceux qui le connaissaient restait-il davantage, outre un valeureux médecin militaire, un talentueux gazetier, un sociologue en avance sur son époque, et surtout un homme plein de curiosité, d'esprit et de générosité.

SUMMARY

François-Felix Jacquot made a singular army doctor career. Long time surgeon he was then professor of epidemiology. Member of the GAZETTE MÉDICALE DE PARIS he was its correspondent during his campaigns in Algeria, Italy and Crimea. His Lettres d'Afrique followed by Lettres d'Italie had very much success. He died prematurely at 38 years perhaps due to a typhus contracted at Crimea.

ZUSAMMENFASSUNG

François-Felix Jacquot machte eine originelle Militärarzt Karriere. Lange Zeit Chirurg, war er anschliessend Professor für Epidemiologie. Er war Redakteur bei der GAZETTE MÉDICALE DE PARIS und deren Korrespondent während seiner Kampagnen in Algerien, Italien und auf der Krim. Seine Lettres d'Afrique gefolgt von den Lettres d'Italie hatten einen grossen Erfolg. Zu früh verstarb er mit 38 Jahren vielleicht an den Folgen eines Typhus, den er sich auf der Krim zugezogen hatte.